

LA

SEMAINE LITTÉRAIRE

ABONNEMENTS

Un an
SUISSE Fr. 6 50
UNION POSTALE 9 —

Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

On s'abonne à l'Administration
Boulevard du Théâtre, 4

PARAISANT LE SAMEDI

RÉDACTION

ROND-POINT DE PLAINPALAIS, 4 BOULEVARD DU THÉÂTRE, 4
GENÈVE

LA SEMAINE LITTÉRAIRE ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.

VENTE AU NUMÉRO

DANS LES LIBRAIRIES, LES GARES
ET LES RISOQUES

LES ANNONCES

SONT REÇUES À L'ADMINISTRATION DE
La Semaine Littéraire
Boulevard du Théâtre, 4.

Sommaire :

CAUSERIE LITTÉRAIRE. <i>La poésie allemande nouvelle. M. Stefan George</i>	William Ritter.
LOÏZAK. Légende bretonne	Jean d'Évires.
DÉS OMBRES QUI PASSENT. Roman.	Beatrice Harraden.
DEUX SONNETS. Vers	Virgile Rossel.
ÉCHOS DE PARTOUT. <i>Le libre-échange intellectuel. — L'hiver et le poète Boissier. — Guillaume I^{er} et Napoléon III.</i>	Chanteclair.
DANS LE MONDE	Franquette.
BIBLIOGRAPHIE.	

CAUSERIE LITTÉRAIRE

La poésie allemande nouvelle.

M. STEFAN GEORGE

De même que, en art, après le plantureux foisonnement de réalisme poussé vert et dru à la fois sur tous les points de l'Allemagne, aux tièdes souffles pleins de poiliens impressionistes, venus de France, s'est aussitôt affirmée une rafraichissante réaction idéaliste qui a pris son mot d'ordre chez Böcklin et ses immédiats disciples, de même il faut en la littérature d'Outre-Rhin souhaiter bienvenue à un idéalisme renoué, à une poésie spiritualiste ou plutôt intellectuelle qui s'affirme et étoile le crépuscule du siècle, parallèle à celle si distinguée et si aristocratique en pays de langue française de Henri de Régnier, de Francis Viellé Griffin, de Ferdinand Hérold, du comte Robert de Montesquiou, de Louis Duchosal, et particulièrement d'Ivan Gilkin et de la jeune Belgique. Car c'est la Belgique naturellement, par Liège et la petite école — (j'aimerais mieux dire élite qui supprime à la rigueur l'idée d'un chef et exprime mieux l'éloge dans la mention). — groupée autour de *Floréal*, une printanière et très artistique revue aussi pleine de fleurettes jeunes que le promet son frontispice — c'est par *Floréal*, Liège et la Belgique qu'un courant non plus de vie dé-

bordante et brutale, mais de vie policée, cérébrale, trop cultivée même, parfois, s'est dessiné de France en Allemagne et que s'accomplit un véritable phénomène d'endosmose littéraire.

Le plus connu avec Edmond Rassenfosse des poètes liégeois, Paul Gérardy, l'auteur des *Rimes de joie*, chansons minuscules mais impeccables, écrit également bien en français ou en allemand, et ses *Wieder* ont la même allégresse aisée en l'une et l'autre langue dont il change comme de lorgnon à son œil. Retour de bons procédés : le chef de la pléiade jeune-allemande, le raffiné et très rare, Stefan George, considère le français comme sa seconde langue maternelle. Teils ces Romains très cultivés du temps de Cicéron, qui attachaient le grec comme une élégance de plus. La patrie de Beethoven, Bonn sur le Rhin, avec son université très fréquentée des Belges, où il se fait tant de vieux français, où l'on réédite Christian de Troyes, est l'autre tête du canal poétique franco-allemand parti de Liège. Cependant le moniteur dont l'activité pratique autant que les poésies déterminent le mouvement, Stefan George réside à Munich : l'admirateur de Barrès, Hugo de Hofmannsthal, l'auteur de la *Mort du Tillien*, se recueille à Vienne ; quant à la revue *Pages d'Art* (*Blätter für die Kunst*) qui est le centre des travaux des jeunes poètes allemands, elle s'imprime à Berlin, et se rédige du Danube à la Baltique à travers tout le pays qui n'a pas oublié la langue de Goethe.

Le point capital et sur lequel il faut appuyer en présentant cette jeune école poétique, et le moment est certes venu de le faire en Suisse puisque le nom de Stefan George a été signalé l'an passé déjà même à la *Revue des Deux Mondes*, c'est justement ce qui nous la rend si sympathique : son étroite parenté avec l'équivalente poésie française. Une fois de plus les vainqueurs politiques se sont inspirés du foyer civilisateur des vaincus. Et cette confraternité littéraire des jeunesse intellectuelles d'Allemagne et de France se trahit par les marques extérieures les moins équivoques. Les *Pages d'Art* paraissent en même temps qu'à Berlin, Vienne et Munich, à Paris chez Vanier, l'éditeur des décadents de jadis qui ont pris de la maturité et des jeunes d'aujourd'hui qui en affectent trop : bien mieux elles sont remplies de traductions de Mallarmé, Verlaine, Jean Moréas, Henri de

Régner, Viellé Griffin, Stuart Merrill, etc., proposés tous, en détail, à l'admiration des poètes allemands comme aux peintres l'étaient il y a quelques années, avant le triomphe de Böcklin, les maîtres plein-airistes français. Le ton, sinon le fond, de la critique et de l'admiration y est celui des jeunes revues françaises; mais les mêmes enthousiasmes et les mêmes haines y sont peut-être tempérés par un peu plus de sérieux et parfois de dignité. La gravité allemande ne perd jamais ses droits, et Stefan George a toujours fait montre d'une correction et d'une réserve dans ses jugements à l'égard d'autrui, diamétralement opposés à la licence et à la bohème qui furent de mode, il y a quelques dix ans, au quartier latin. Le mot d'ordre des *Pages d'Art* est non pas la guerre au réalisme, au style plat et à l'idée nulle des hybrides zolistes allemands, par l'invective truculente et savoureuse, mais par le plus dédaigneux silence sur leurs produits. Jamais d'éreintement; la tenue est diplomatique. C'est moins pittoresque mais infiniment plus décoratif. En revanche les auteurs dont les écrits choisis méritent si bien le titre de *Pages d'Art* se font avec le même sang-froid et la même conviction mesurée qui crée les prosélytes, les précurseurs infatigables — mais toujours avec une ardeur réfléchie — du Hauptmann de *Hanale* dont ils prédisent de nouveaux avatars resplendissants et de Gabriel d'Annunzio. L'un des leurs, Georg Fuchs, l'auteur de *Sanctus Diabolus*, s'est fait une célébrité comme journaliste en Allemagne, en vulgarisant auprès du grand public ses amis les jeunes idéalistes qui nous intéressent et son succès à lui, et le leur à eux fut aussitôt assez grand pour que l'on assistât immédiatement à une fort divertissante polémique d'un des plus notoires réalistes allemands, M. Otto Julius Bierbaum, lequel tenta vainement de canaliser à son profit, et d'amener sur son moulin le flux admiratif que la vieille terre allemande commence à suinter pour ses jeunes intellectuels sans trop y mêler, comme jadis pour Wagner et Böcklin, de ce fiel qui se draine d'autant plus dans la tourbe des médiocres qu'est immense le génie à ternir. Or je crois qu'il n'est pas de meilleur signe des temps que ces volte-faces subites signalées un peu partout dans l'art et la littérature de tous pays, et il faudrait être combien aveugle pour ne pas se convaincre que du réalisme et du culte de la matière brute, on en a pour le moment assez partout, — et que les gommeux cérébraux succèdent aux ouvriers de l'art, en ayant bien soin d'éviter à leurs bottines vernies la trace des précédents sabots dans la boue.

Quant à l'esprit nouveau, aux sentiments et sensations quintessenciés, parfois raffinés jusqu'à la névrose, comme il convient, puisqu'il s'agit de modernisme, tout cela exprimé en versiculets subtils et précieux, gommés de termes rares, par les jeunes allemands, les traductions de tout à l'heure sont tentées précisément en vue de le mettre en valeur autant que faire se peut en une traduction et en prose. Tout le charme de cette poésie est un charme de mystère et de non-exprimé, comme celui d'une musique où les silences ont plus de valeur que les notes, d'une eau-forte où l'indication supplée à la réalisation complète et le résumé. J'insiste encore sur la ressemblance de ces pièces avec celles de tel ou tel de nos poètes déjà cités, et que, si je m'écoutais, je mettrais si vo-

lontiers en regard. Le meilleur moyen d'étudier Stefan George serait, en effet, de le placer en parallèle avec ses très distingués amis de langue française, notamment Paul Gérardy et Edmond Rassenfosse, dont le rarissime et blanc *Dit un page...* renferme les dix gouttes les plus pures, les mieux filtrées, qui resteraient au fond de l'alambic où l'implacable analyse distillerait les productions poétiques des jeunes Belges de ces trois dernières années; mais cela nous mènerait décidément trop loin et des exemples sont plus probants que toute définition ou tout parallèle. Je demanderai seulement à ceux qui me lisent de transposer par l'imagination ces traductions décolorées, en petites, très petites strophes, pleines de choses vagues sous deux ou trois mots très précis, parfois embaumées comme celles de Duchosal, plus arôme que forme, parfois cherchées, comme celles de M. de Montesquiou, plus bibelot que tableau, visions fugaces, rêves d'une minute, cauchemar d'une seconde, en très petites strophes, toujours raffinées extraordinairement, dégagées de toute banalité de phraséologie, d'épithète et même de ponctuation; alors seulement mes lecteurs pourront pressentir, plus, hélas! qu'ils ne s'en rendront compte, le charme spécial de Stefan George, le poète au « regard lunaire », personnalité tout à fait baudelairienne, dont l'influence très extraordinaire sur ses camarades et sur presque toute la jeune Allemagne, revêt en certaines circonstances un caractère de magie presque occulte. Jusqu'à présent, il a eu le dandysme de se faire très mince, de suppléer au poids par la qualité; trois petits volumes de lui ont seuls paru: *Hymnes*, *Pèlerinages* et *Algabal*, dont sont extraites les pièces suivantes.

Voici une sorte d'étrange Noël qui pourrait bien avoir été inspiré par telle navrante aquarelle jadis exposée au *Kunstlerhaus* de Vienne, intitulée « *C'est aussi un jour de Noël* ». On y voyait des malheureuses, éplorées auprès d'un trou dans la glace, tandis qu'à travers les fenêtres du village les arbres de Noël s'allumaient comme à la fin de *Werther*.

Reste tranquille, moulin; tes bras sont paralysés, et la prairie sommeille à l'aube.

L'étang tout couvert de luisances glacées attendra longtemps encore le tiède vent de dégel.

Ils sont raidis, les arbustes; ils sont comme chaotés, les plants de genêts.

Au sortir de la messe d'aube, des formes glissent silencieuses, comme blancs enfants sur la glace opaque du lac. Ils rient chez eux au village, dans leur cœur priant sans mot dire. En pensée les uns sont encore auprès de l'Enfant-Dieu tant promis, les autres méditent son règne tant désiré.

Mais au large... n'y a-t-il pas quelque chose de sourd qui a craqué?

Des lumières hésitent anxieuses, feux follets...

Ne semble-t-il pas que quelqu'un ait appelé?

C'est qu'au fond, tout au fond, végètent des vies noires... des vies noires qui entraînent à elles, au fond... des vies noires qui veillent et enlèvent de blancs fiancés.

Au loin, cloches, tinte! tinte! au loin cloches dominicales.

Aimez-vous cette mélancolique complainte de jeune homme timide et trop impressionnable qui finit, elle aussi, sur un glas sinistre, sur une violente image, et vous laisse en suspens sur un frisson; tout un monde de choses résumé en dix lignes ainsi que tout un paysage

et tout un état d'âme dans les trois taches d'une aquarelle de Brabazon :

Quand, penchée au foyer, tu épies la chanson du feu, ma joue n'est pas bien loin de tes genoux et frémit anxieuse à la douce chaleur qui émane de toi.

Ah ! si tu voyais alors la téméraire rougeur de mon visage embrassé, peut-être dorénavant me défendrais-tu de l'approcher. Peureux de me trahir, même en le paradis de la présence, je suis esclave de ma peine.

Miséricordieuse, ta main lisse mes cheveux !

C'est la seule merci ! Et je demeure devant ton orgueil superbe, bien souvent extasié, ou prostré, pareil à ces croyants qui dans l'horreur sacrée regardent sans cesse, regardent encore, encore regardent... ; tandis que sonne le glas... une madone d'ébène.

Et maintenant cette ritournelle stoïque où l'art apparaît vainqueur de l'amour, comme Saint-Georges du dragon, et cela tout juste en une piécette pas plus grande que ces médailles porte-bonheur des cavaliers, et qui, elles aussi, s'appellent des Saint-Georges :

Cesse de pleurer pour une femme.

Une femme... cela ne vaut pas la foi.

Calme-toi, repose-toi.

Autant vaut se fier sur la terre à la neige qui fond, ou aux priantières haleinées qui fleurissent les plates-bandes.

Seulement, si tu es assez fort, avant que le jeu floral de juin soit fini, et que tu puisses une fois la regarder sans voiles en artiste, regarde-la... Pourquoi pas ?

Mais cesse de pleurer pour une femme : une femme ne vaut pas la foi. Du calme. Repose-toi et reste.

Un cas de psychologie menue, menue, un raffinement fait d'un peu d'ambiguïté perverse et décadente où il fleurit comme un soupçon de Péladan et un peu aussi de son style :

Il te semblait que jeune je devais passionnément aimer.

Or l'un après l'autre, un jour et puis un jour pâlisser, et il y a longtemps, depuis que, sans le moindre émoi, nous errions ensemble côte à côte.

Tu parlais. Or je n'éprouvais rien que ceci : le vague effroi d'une énigme : comment ta chanson naïve, comment ton argentin rire d'enfant peuvent-ils faire damber tant de passion !

Mais depuis lors, crois-moi, j'ai souffert... Oh ! le regret : comme ils me folâtraient doucement les doigts, comme tes pieds foulaient terre légers... Car maintenant que je t'ai repoussée, énigme, c'est maintenant que tout mon cœur te célèbre.

O seigneur ! T'appeler ainsi te déplait ? Mais moi qui chevauche au loin, à jamais détourné de toi... eh bien ! c'est maintenant que l'énigme me fiance à jamais à toi.

Enfin une pochade qui semble préparatoire au *Sub rosa* du festin d'Héliogabale, si définitif dans le *Chef des odeurs suaves* du comte Robert de Montesquiou Fezensac.

Des coupes à terre, des colliers rompus, la sveltesse de femmes débauchées qui envire jusque par delà la satiété. Des affaissements voluptueux de chairs saines, des débris de couronnes autour des fronts.

Des fumets stupéfiants, des odeurs moites ! Vins des dieux, coulez ! C'est l'ameutrement de l'orgie finie.

Or il pleut des roses.

À l'infini, fœtal purpurin caresse, caresse.

Il y a de blanches roses mates, pour assaisonner...

Des roses mauves aussi.

Des roses jaunes comme la mort.

Et mêlés, des baisers d'hommes les chérissent.

Sans trêve, rompez-vous écluses fleuries...

Et plus dru que de pommes d'arrosoirs tombe l'averse de roses, en cataractes, en fleuves...

Et cela ensevelit.

En voilà plus qu'il n'en faut pour caractériser la manière pleine de frissons, de silences, d'émoi, de sous-entendus mystérieux et dramatiques de Stefan George, et montrer combien tout en ressemblant à celle des jeunes Français, elle renferme de délicatesse originale et de préciosité sentimentale sous ses bizarreries impressionnistes un peu voulues et son laconisme lapidaire. Il s'agit bien là d'un frère de l'exquis, et maladif à force de sensibilité, Edmond Rassenfosse ; mais Stefan George a plus d'aristocratie et plus d'art artificiel : il est plus objet d'art, plus Montesquiou, tandis que Rassenfosse, lui, m'apparaît comme le petit père de Hans Thoma, soufflant dans ses pipeaux, ingénument nu dans les fleurs, au bord d'un fleuve qui mire le couchant.

Et comme il est, Stefan George « au regard lunaire », le clair de lune qui luit à travers toute cette germination de poésie rare, un peu malade, dont nous surprenons l'éveil en Allemagne, au double et pathétique couchant de ces deux soleils qui ont réchauffé et illuminé tous les arts du siècle : Wagner et Böcklin, c'était à lui particulièrement qu'il fallait rendre justice en ces quelques paragraphes. Jusqu'à présent aucun des nouveaux poètes, dont il est le chef de file, ne me paraît devoir apporter à l'Allemagne de conceptions grandioses, d'œuvres qui dominent les siècles futurs. Nés à une époque de transition, par leur courageuse zèle à la médiocrité facile et par leurs caprices d'anthologistes raffinés, ces fins lettrés, dégustateurs de strophes ténues et jolies, déblaient le terrain des gros amoncellements de matériaux inutiles réalistes, réforment la langue surchargée et brutalisée, donnant le souci de l'écriture artiste, dans un pays où l'on peut presque dire que, depuis Goethe et Jordan, bien peu avaient su parler, encore moins écrire. Ils déblaient les écuries d'Augias du zolisme allemand.

Stefan George apparaît à la manière de Verlaine après Hugo, et après Leconte de Lisle. Pour aller parfois remplir auprès de ses confrères français et belges son précieux petit verre à liqueur, il n'en a pas moins le mérite d'en avoir taillé les facettes à son gré, de l'avoir poli, orné, et rendu si brillant que, pur cristal de roche, il apparaisse à certaines heures, diamant.

WILLIAM RITTER.

LOIZAIK

Ave maris stella. Dei Mater alma, atque semper virgo, fello colli porta: lentement, à voix basse, elle continuait sa prière ; puis, soudain, comme lassée de ces mots qui n'exprimaient rien de sa douleur, levant des mains suppliantes : « Vierge Marie, s'éciait-elle, douce Vierge Marie, pourquoi me l'avez-vous pris ? Pourquoi n'avez-vous point voulu exaucer mes prières, Vierge Marie, douce Mère de Dieu ? »

Elle regardait, de ses yeux rougis par les larmes, la chétive madone grossièrement sculptée.